Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 27

Artikel: Un roi amusant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256194

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Jacobins de France n'ignoraient pas l'existence du grand magot de Berne. La France, malgré le vol des couvents, des églises, malgré les confiscations et la vente des biens dits de la nation, qui étaient les biens de l'Eglise, la France était épuisée par la guerre, ses ressources étaient anéanties. Aussi était-il tout naturel qu'elle jeta sur le fameux Trésor de Berne un regard de convoitise.

Après s'être annexé en 1793 la majeure partie des Etats de nos souverains, la France résolut la conquête du reste, qui fut suivie de celle de la Suisse. En décembre 1797, le général Gouvion s'empara de Bellelay, de la Prévoté, de l'Erguel, puis de Bienne et de Neuveville, mettant fin à l'Evêché séculaire de Bâle.

Le 28 janvier 1798 Ménard entrait à Lausanne, puis le 2 mars, le général Brune, qui avait remplacé Ménard, s'emparait de Fribourg en même temps que Schauenbourg prenait Soleure. Le 5 mars Schauenbourg entrait à Berne à une heure après midi.

Une fois dans Berne les Français y pratiquèrent une forte saignée. Ils s'emparent de 300 canons et de 60,000 fusils qui seront plus tard dirigés contre les Mamelucks d'Egypte. Enfin ils lèvent une contribution de 15 millions, puis vont enfoncer les portes des caves où Berne conservait son Trésor. Puis des commissaires français aux noms significatifs de Fonfait, Grugeon et Rapinat, pressurent si bien la Suisse que tous les partis se récrièrent et que Bridel écrit:

La Suisse qu'on pille et qu'on ruine
Aimerait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

En possession des 15 millions et du Trésor les commissaires firent acheminer ces richesses sur Lyon dans des tonnelets solidement cerclés sur des chars escortés de soldats français et que suivaient les Manis pris dans la fosse aux ours.

Après avoir dépassé Avenches, le convoi marchant rapidement, les voitures étaient fortements cahotées par les cailloux d'une mauvaise route. Un tonnelet tomba sur le chemin près de Grangeneuve sans que l'escorte s'en aperçut. Un jeune homme d'Avenches, le trouva, mais ne songea pas à s'en emparer, quoique celà lui eût été bien facile. Au contraire, il poursuivit le cortège et appela les soldats. Le tonnelet fut rechargé et le chef donna à l'honnête garçon une demi batz en lui disant: « Tiens gros nigaud, va acheter une corde pour te pendre, tu as manqué une belle occasion ».

Le jeune homme, à qui arriva cette aventure, est devenu un vieux célibataire, comme son frère, qui vivait avec lui. Souvent dans les soirées d'hiver ils racontaient l'histoire du tonnelet et celui qui l'avait trouvé s'écriait parfois: « hélas j'aurais pu m'en emparer, c'était facile et il m'aurait procuré une bonne femme et la richesse ».

Quand Napoléon n'étant encore que le général Bonaparte, fut chargé de faire la campagne d'Egypte, le Trésor de Berne servit à payer les frais de cette expédition.

A. D.

Un roi amusant

La grande récréation parisienne est le roi du Cambodge. Bien qu'il vienne de l'autre bout de la terre, cette majesté vassale est l'objectif des reporters de la capitale. Il a eu beau, écrit Marcel France, venir dans une escorte de cuirassiers, entouré de tout le cérémonial protocolaire, beau échanger à l'Elysée, avec le président de la République, entre l'hymne cambodgien et la Marseillaise, les toasts officiels, il a été impossible de prendre au sérieux cette mise en scène royale, réglée pourtant comme l'a été celle des souverains « pour le vrai », l'empereur et les rois. Ce souverain fictif paraît lui-même très satisfait de son sort quand il n'est pas sous les yeux de ses sujets. Il a fait preuve d'abord de la meilleure volonté du monde et s'est fait souffrir pour s'adapter à nos usages; il a essayé notre pantalon et essayé nos souliers, mais il est bien vite revenu au « shampott national » et ses larges escarpins à boucles. Il n'y a que notre cuisine qui l'ait définitivement conquis. Aussi la première décoration cambodgienne qu'il ait encore distribuée — est allée à la boutonnière de la veste blanche du cuisinier du préfet de Marseille. Il a renoncé aux petits plats de son pays, qu'il avait l'habitude de préparer de ses mains, et sa table à l'hôtel de Bréon, où l'a logé la munificence du ministre des coloniés, est deux fois par jour servie à la française. Il semble d'ailleurs, l'hôte le plus heureux du monde, et pourvu qu'on ne presse pas ses mouvements, que le programme de sa journée, arrêtée par ces messieurs du protocole, lui laisse sa grasse matinée et lui permette de ne pas quitter avant trois heures de l'après-midi l'avenue Malakoff et son tran-tran de vie familière avec ses favorites, ses bouffons et ses jongleurs, il ne demande pas mieux que de se mêler quelques heures, les pieds à l'aise, au courant parisien; il y prend goût et croyez bien qu'avant que l'heure sonne de reprendre le bateau de l'Océan Indien, il s'en sera, comme le Brésilien de l'opérette, « fourré jusque-là » de Paris et de ses attractions.

Cependant pour avoir une idée au naturel de ce petit homme jaune, au poil gris, alerte, sec, nerveux malgré ses 65 ans, et de fort belle humeur, c'est dans son véritable milieu, à sa cour de Pnom-Penh, qu'il faut aller le voir. Il est très populaire au Cambodge, et cette popularité inquiéta toujours son frère, feu le roi de Norodom, qui l'accusait de vouloir le supplanter.

Le protectorat français au Cambodge date de 1863, mais ce n'est qu'en 1897, que le vieux Norodom cessa de faire sournoisement brèche à l'influence de la France, ayant enfin compris les avantages de notre collaboration.

De Pnom-Penh, capitale du royaume, très bien située sur le Mékong, on a fait une jolie ville d'une cinquantaine de mille habitants, en partie européanisée, éclairée à l'électricité et d'un séjour très agréable.

Cependant, le roi affecte de se cantonner le plus possible dans son palais qui n'a extérieurement rien de grandiose: il se compose d'une succession de jardins, et de cours aux murs tristes, dans lesquels surgissent les clochetons de petits pavillons de bois. Quant aux appartements, ils ne sont pas non plus très remarquables. La salle même où se produisent les célèbres danseuses, qu'on voudrait tant voir à Paris, n'est pas telle que l'imagination occidentale se la représente. Mais par exemple, les costumes des danseuses sont splendides, tissés de soies rehaussées d'argent, d'or et de pierreries. Pus admirable encore, paraît-il, est l'art de ces hiératiques prêtresses de Boudha: « C'est un art prestigieux, a écrit un voyageur, et ses virtuoses savent par leurs gestes et leurs attitudes, donner une telle vie à leurs scènes que, sans comprendre un traître mot au poème lu par une des princesses pour servir de thèmes aux tableaux et aux actes, rien ne vous échappe du sujet; on en suit, captivé, les péripéties. »

Le roi est l'objet, de la part du peuple, cambodgien, d'une vénération superstitieuse. Tantôt il est nommé: Les « Pieds Sacrés » — toujours les pieds; — tantôt: « Maître de la surface intérieure », c'est à dire, maître de la terre, de l'eau et de la vie de ses sujets, tantôt: « Elevé au dessus de vos têtes ».

Les ministres du roi: le grand justicier, le surintendant du palais et des finances, le ministre des transports par eau, le ministre de la guerre et des transports par terre, sont appelés les « Colonnes du Royaume » et ils ont à leur tête, un ministre, sans portefeuille, qui est désigné sous le nom caractéristique de « Faîte ». Ils se réunissent en conseil des ministres, comme les nôtres; mais, au lieu que ce soit le roi qui préside ces réunions

---

faite pour lui à Gauthier, la jeune fille se dirige vers la chambre de M. de Verneuil. Grâce au concours intelligent qu'il ne peut manquer de trouver dans son futur secrétaire, son père bien-aimé ne se fatiguera plus autant qu'il l'a fait ces derniers mois. Elle pourra, elle aussi, jouir de lui davantage: que de bonnes promenades au bois et dans les environs elle se promet de faire presque chaque jour désormais!

Elle se sent plus légère, ses yeux brillent d'un plus vif éclat, son cœur chante; jamais le ciel ne lui a semblé plus clair, le soleil plus brillant!

Etes-vous sûre, petite Chantal, que la seule pensée de procurer un peu de repos au père que vous chérissez, mette en vous cette intime allégresse?... Ou plutôt le dieu malin de la Fable ne vous aurait-il point effleurée de son aile?... Si vous avez accueilli hier, avec autant d'indifférence que de bonne grâce souriante, les hommages qui s'empressaient autour de vous, n'est ce point parce que votre cœur s'est donné?.. Elle s'abandonne à ce sentiment nouveau plus qu'elle ne l'analyse, elle évoque le regard par lequel l'officier a répondu au désir qu'elle lui exprimait, et, comme cette nuit, ce regard la trouble délicieusement.

Elle ouvre la chambre de son père, il n'y est pas.

— Il ne peut être qu'à son bureau, pensa la jeune fille.

Et du même pas joyeux, elle traverse la terrasse, descend l'escalier de marbre et contourne la pelouse en donnant un coup d'œil souriant à la volière, où les oiseaux eux-mêmes vocalisent plus joyeusement que de coutume, lui semble il, comme s'ils voulaient se mettre à l'unisson des voix qui chantent dans son cœur.

— Si la vie a des jours tristes, combien aussi elle en a d'heureux! murmure Chantal en élevant vers le ciel un regard chargé de gratitude.

La voici maintenant au seuil du bureau. Le banquier est là, en effet, mais il n'est pas à sa table de travail, ainsi que la jeune fille l'y trouve d'ordinaire à pareille heure. Il va et vient de long en large, le regard triste et préoccupé, le front marqué d'un pli soucieux, comme s'il cherchait à déchiffrer le mot d'une sombre énigme; et c'est d'un son de voix étrange qu'il répond à l'affectueux bonjour de sa fille.

Chantal s'aperçoit alors qu'un désordre inaccoutumé règne dans la pièce, des tiroirs sont béants et leur contenu gît çà et là, des taches de cire maculent les sièges et le tapis; un vase de vieux Sèvres est renversé, les fleurs effeuillées jonchent le parquet, l'eau a coulé sous la bibliothèque, et ses éclaboussures s'accusent, en points malpropres, sur les journaux et les revues étalées sur la table de travail.

(A suivre.)

autour du tapis vert, c'est le président général de la France. Là est une nuance entre le pouvoir d'apparence et le pouvoir réel.

Lorsque le roi voyage, des feux sont allumés sur des tréteaux élevés de distance en distance sur la route et toute la population accourt se prosterner sur son passage. Il voyage avec un grand apparât, porté sur un magnifique trône en bois sculpté et doré qu'abrite un grand parasol, ou le plus souvent, sur un éléphant richement équipé, dans un cortège de musiciens et de gardes précédés de six éléphants d'honneur marchant à vide.

Les éléphants sont de toutes les fêtes au Cambodge. Dant le palais, est logé un éléphant sacré, qui sort en promenade une fois par semaine, escorté de soldats formant sa garde d'honneur, personnelle. On le conduit au bain en grande pompe et les Cambodgiens ont pour lui un respect presque égal à celui qu'ils témoignent au roi. Il est d'usage que les Français admis à le visiter remettent à son gardien quelque pièces de monnaie et aussitôt est servi à l'éléphant, sur un plat d'argent, un service de bananes. En un clin d'œil, les bananes sont englouties et en guise de remerciement, la bête sacrée plie les genoux, baisse la tête et ramène sa trompe en arrière. C'est sans doute un hommage au protectorat et à ses bienfaits.

A la tête des canons Krupp

Sait-on que c'est une femme même une jeune fille qui est à la tête de l'énorme entreprise des fonderies Krupp ? La presse française annonce son mariage : Mlle Bertha Krupp va s'appeler Mme de Bolhen-Halbac. Son fiancé est très noble, mais il n'est guère riche ; il est dans la diplomatie, attaché en qualité de secrétaire à la légation allemande auprès du Vatican. C'est un bel homme, dont la taille ne mesure pas moins de un mètre soixante quinze centimètres. On assure que Mlle Bertha Krupp fait un mariage d'amour, car son immense fortune lui aurait permis de trouver un mari plus titré que M. de Bolhen-Halbac, et certes les prétendants n'ont pas manqué. Elle est, au surplus, assez jolie : elle est blonde, de visage agréable et elle est bien faite. Mais elle aime celui dont elle portera demain le nom.

Il faut reconnaître dit l'*Eclair comtois*, que le jeune diplomate allemand épouse un fort beau parti. Mlle Bertha Krupp peut être considérée comme la plus riche héritière de l'Empire : elle est la fille unique des célèbres magnats d'Essen et on peut, sans exagération, évaluer sa fortune à près de trois cents millions de francs. L'année dernière, l'exploitation de ses usines lui avait donné un bénéfice net de vingt-cinq millions de francs. Aussi pour mettre ses richesses à l'abri « des voleurs et des révolutionnaires », ajoute-t-elle volontiers, elle créait, pour sa défense personnelle, une sorte de milice armée qui ne compte pas moins de neuf cents hommes ; elle organise en même temps une police spéciale qui a ses agents secrets.

Cependant, à la mort de son père, qui survint en 1903 dans des circonstances assez mystérieuses, aux environs de Naples, Mlle Bertha Krupp, à qui revenait tout entière l'énorme succession du grand constructeur de canons, avait tenu à ce que fussent mis en actions les aciéries d'Essen, de Magdebourg, ainsi que les établissements qui en dépendent.

« Je ne veux pas, disait-elle, me trouver dans la nécessité d'épouser un spécialiste de la métallurgie ; je n'entends point faire un mariage de raison, je veux m'unir à qui me plaira. »

Et, puisque aujourd'hui Mlle Bertha Krupp troque son nom contre celui de Bolhen Halbac, il est intéressant de dire comment fut acquise la fortune dont elle a hérité.

Elle date de près d'un siècle ; ce fut en effet, en 1816, que le premier Krupp créait, sur les bords de la Ruhr, cette fonderie d'acier qui devait prendre un si grand développement. Comme il n'avait pas réussi dans l'épicerie, il essaya de la métallurgie : il eut d'abord quatre ouvriers : dix ans plus tard il en occupait trente. Mais ce fut son fils, Alfred, qui devait faire des usines d'Essen l'une des plus colossales fabriques d'armes de guerre. Il avait quatorze ans à peine quand il se trouva, de par la mort de son père, à la tête du bien modeste établissement ; il n'avait aucune connaissance technique, il n'avait fait aucun apprentissage ; il était presque sans ressources comme il était presque sans crédit.

« J'étais bien jeune, a-t-il écrit dans ses « Souvenirs, » que déjà je remplissais la tâche d'un père de famille. Mes journées furent laborieuses, maintes fois le sommeil de mes nuits fut troublé par des méditations douloureuses par les difficultés de toutes sortes qu'il me fallait surmonter.

« Après avoir travaillé jusqu'à une heure très avancée, je me nourrissais de pommes de terre, pain, de beurre et de café. La viande m'eût coûté trop cher. J'avais vraiment la situation d'un père de famille obéré. Pendant vingt-cinq ans, j'ai mené cette existence. C'est seulement après cette longue période d'épreuves que j'ai pu avoir la vie un peu plus supportable. »

Dès 1843, Alfred Krupp avait fabriqué de toutes pièces un fusil à tir rapide et à canon d'acier : il avait soumis son modèle au ministère de la guerre de Prusse, mais on refusa de l'examiner. L'usinier d'Essen était éconduit, mais il ne se laissa pas décourager : vingt-quatre ans plus tard les canons qu'il exposait à l'Exposition universelle de 1867 devaient remporter l'un des trois grands prix de leur classe, cependant que leur constructeur était décoré. Du coup le succès était venu à Alfred Krupp : la guerre franco-allemande devait rendre célèbres dans le monde entier les usines d'Essen.

Quand il mourut, comblé d'ans et de gloire, et riche à millions, l'entreprise qu'il dirigeait avait, pour employer l'expression même de Guillaume II, « dépassé de beaucoup les frontières de la patrie allemande et pris une signification universelle. » Mais avant de quitter cette terre, il avait voulu que sur la petite maison qui avait vu la naissance de son opulente fortune, on gravait sur une plaque d'acier cette épitaphe :

« Puisse mon exemple encourager ceux qui sont aux prises avec les difficultés. Que chacun, dans notre communauté, du plus grand au plus humble, cherche à bâtir sa propriété personnelle sur ce principe que le travail apporte toutes les bénédictions, et c'est la meilleure des prières. Le jour où cela sera, sera accompli mon vœu le plus cher ! »

Sous la direction de son fils, Frédéric-Alfred, les établissements Krupp devaient se développer encore : ils occupent aujourd'hui plus de vingt mille ouvriers. Et c'est une toute jeune femme, qui se trouve à la tête d'une aussi formidable entreprise.

L'arbre du roi

Elle s'appelait Nelly et gardait les chèvres dans la campagne.

Elle était laide, avec un visage couturé de cicatrices, et passait pour innocente et simplette, parce qu'elle était sauvage, parlait peu, ne se mêlait pas aux enfants de son âge et restait des heures entières, assise au pied d'un chêne à demi calciné, où avait été jadis sa chaumière et où s'étaient écoulés les jours heureux de ses premières années.

Alors, c'était une petite fille aux joues roses et vermeilles, aux yeux d'azur, la joie et l'orgueil de son père Dickson, un ancien soldat, que la perte d'un bras avait contraint, bien malgré lui, d'abandonner le service.

Resté veuf avec sa petite fille au berceau, il s'était consacré tout entier à sa mignonne, « sa jolie Nell », comme il disait en caressant ses boucles blondes, en admirant son gracieux sourire.

Cette adoration n'avait d'égale que celle qu'il avait vouée à son roi, pour lequel il éprouvait le fanatisme aveugle des vieux *cavaliers*, ainsi que l'on nommait alors les partisans des Stuarts.

Il enrageait de l'impuissance à laquelle le condamnaient ses blessures ; chaque victoire du Parlement lui arrachait une larme, comme le nom de Cromwell une malédiction, et « le vieux Noll » (surnom méprisant donné au futur Protecteur), remplaçait avantageusement Croque Mitaine, dans les contes enfantins que Nelly écoutait, bouche bée, dans la grande cheminée.

Un incident avait encore avivé son *loyalisme*.

Un jour, Charles Ier, à la veille d'une bataille, traversa le village, et, s'arrêtant devant la pauvre et rustique maison de Dickson, se reposa à l'ombre du chêne séculaire qui l'abritait de ses verdoyants rameaux, parlant au vétéran tout ému, souriant à l'enfant aux yeux bleus, caressant de la main ses bonnes petites joues...

Puis, au moment du départ, se souvenant qu'il était père et songeant à sa petite Elisabeth, sa dernière-née, qu'il ne devait plus revoir que la veille de sa mort, il attira à lui la fillette et la baisa au front.

Ce baiser royal bouleversa le vieux soldat au plus prfond de son être, et, prenant la mignonne étonnée sur ses genoux :

— Nell, lui dit-il gravement, n'oublie jamais le grand honneur que t'a fait aujourd'hui notre sire, et, à l'occasion, donne sans hésiter ta vie pour lui ou pour les siens...

Il devait prêcher d'exemple :

Le 30 janvier 1649, la tête de Charles Stuart roula sur l'échafaud de White-Hall.

A cette affreuse nouvelle, Dickson manifesta si imprudemment sa violente douleur et sa vive indignation qu'un détachement fut envoyé pour s'emparer de lui, et, sur son refus de se rendre, mit le feu à son toit de chaume.

. . . . . .

Le temps passait.

Olivier de Cromwell marchait de victoires en victoires ; Charles II, après avoir vainement tenté de reconquérir son héritage, venait d'être battu à Worcester et fuyait vers le Nord, errant de château en château, de ferme en ferme, caché, tantôt sous l'habit d'un paysan, tantôt sous la livrée d'un valet, et risquant vingt fois d'être pris.

Un soir, Nelly, assise au pied du vieux chêne, suivait d'un œil vague les nuages flottants, poussés comme un troupeau céleste guidé par un berger invisible, et elle songeait que, dans ce ciel profond, demeuraient maintenant son père et ce roi au regard mélancolique et